

DÉNI, PERVERSIONS, RORSCHACH

Christian MORMONT

Docteur en psychologie
Chef de Travaux, Service de
Neuropsychiatrie,
Université de Liège,
Psychopathologie,
troubles psychosexuels.

Adr. : Service de
Neuropsychiatrie
Centre Hospitalier Universitaire
du Sart-Tilman,
Bât. B 33
4000 LIÈGE (BELGIQUE).

RÉSUMÉ

Depuis Freud, le déni de la castration est considéré comme un mécanisme essentiel de la perversion. De par sa nature et ses propriétés, le déni semble peu repérable au Rorschach parce qu'il consiste à attribuer faussement une signification sexuelle à un objet neutre, le fétiche. La perception du fétiche empêche la perception traumatisante de la castration féminine. Or, le fétiche n'ayant aucune particularité formelle, il n'est reconnaissable que par son pouvoir excitant. Donc, les réponses données au Rorschach et qui concernent les manques (Db1) ou qui nient la castration par attribution à la femme de substituts phalliques (négation) ou d'un pénis (bixexualité) ne peuvent être révélatrices de l'action du déni.
La confusion trop fréquente entre déni et négation doit être évitée par le psychologue.

Pour qui se réfère à la théorie freudienne, le déni est un élément de valeur diagnostique déterminante : sa présence signe la psychose ou la perversion. C'est dire quel soin doit être consacré à la définition sémiologique de ce qui, à un niveau donné, révèle le déni et le distingue d'autres mécanismes relevant d'autres organisations.

Le non-respect de cet impératif de rigueur entraîne un certain affadissement du concept et, pire encore, un diagnostic erroné.

Notre propos ici est d'attirer l'attention sur les difficultés et les pièges rencontrés par le psychologue qui cherche à repérer le déni dans une expression particulière (les réponses fournies au Rorschach) de la vie psychique.

1. BUT

Le seul objectif ici visé est donc d'établir s'il existe des indices rorschachiens susceptibles de révéler le déni de la castration.

Les rappels théoriques nécessaires ne feront l'objet d'aucune discussion de fond ; ils ne serviront qu'à définir le mécanisme de déni tel qu'il se présente dans l'œuvre freudienne.

Cette définition devrait permettre de préciser les caractéristiques formelles du déni de la castration dont on sait qu'il fonde, pour Freud, la perversion.

Mais aborder la perversion par la voie du déni de la castration soulève deux questions :

1. Le déni de la castration (caractéristique de la perversion) n'est-il qu'un cas particulier du déni de la réalité (à l'œuvre dans la psychose) ?
2. Comment le déni de la castration se distingue-t-il de la (dé)négation de la castration ?

La première question trouve écho dans certains propos qui font de la perversion un délire localisé tandis que la seconde touche à la différence entre la réalité

et représentation, entre perversion et névrose.

2. RAPPEL THÉORIQUE

Le déni de la castration porte sur la perception de l'absence de pénis de la femme et consiste à remplacer cette perception intolérable par une autre.

Sur ce point, Freud (1927) évoquant le modèle traumatique décrit l'espèce de répulsion qui détermine le pervers (ou plutôt l'enfant qui restera pervers) à se rabattre sur une perception inoffensive qui prend littéralement la place de la perception pénible : « Dans l'instauration d'un fétiche, il semble bien plus que l'on a à faire à un processus qui rappelle la halte du souvenir dans l'amnésie traumatique... L'élection si fréquente des pièces de lingerie comme fétiche est due à ce qu'est retenu ce dernier moment du déshabillage, pendant lequel on a pu encore penser que la femme est phallique ». Indépendamment du mobile (desir de croire la femme phallique), l'essentiel est que le fétiche n'est ni l'hallucination de l'objet manquant ni sa récupération symbolique ; il est ce qui est retenu au « dernier moment du déshabillage » ; il s'agit d'un objet réel perçu objectivement mais doté par méprise d'une signification inexacte et d'un investissement érotique indu. La nouvelle unité ainsi créée par la liaison de l'objet inadéquat et de son investissement indu offre les caractéristiques de la réalité, et la perception subséquente du sexe féminin n'y changera rien, pas plus que la perception de ce qui pour d'autres est un fétiche n'altère la perception du sexe féminin chez le sujet « normal ».

En disant que le fétiche n'est ni l'hallucination du pénis, ni sa récupération symbolique, nous formulons en bref la distinction entre perversion, psychose et névrose.

En effet, si le fétiche est une perception substitutive dont le contenu aléatoire (il

dépend par exemple de liens de contiguïté) est emprunté au monde extérieur réel, l'hallucination est la perception d'une création psychique qui se substitue à la perception de la réalité extérieure (« Ce nouveau monde fantasmatique de la psychose veut se mettre à la place de la réalité extérieure » Freud, 1924, p. 303).

L'hallucination, dite perception sans objet, est plutôt une perception « de l'objet sans l'objet », et dans le contexte présent une perception du pénis alors que le pénis escompté manque. Dans la perversion, il n'y a pas perception du pénis absent mais d'un autre pénis (« Dans le psychisme du sujet [pervers], la femme possède certes bien un pénis, mais ce pénis n'est plus celui qu'il était avant. Quelque chose d'autre a pris sa place, a été désigné pour ainsi dire... » Freud, 1927, p. 135). Il n'y a donc pas d'hallucination et de ce point de vue on doit considérer que déni de la réalité et déni de la castration ne désignent pas simplement deux degrés d'un même mécanisme. Le substitut qu'ils offrent respectivement à la réalité contre laquelle ils travaillent est différent : néoréalité bâtie par le fantasme dans la psychose, fragment de la réalité extérieure prise erronément pour le pénis manquant dans la perversion.

Mais cette « erreur » est-elle différente de la (dé)négaration de la castration à l'œuvre dans la névrose ?

Freud (1924) nous fixe sur ce point lorsqu'il écrit que le monde fantasmatique de la névrose, au contraire de celui de la psychose (et, de celui de la perversion) « aime s'étayer, comme le jeu de l'enfant, sur un fragment de la réalité – un autre que celui contre lequel elle doit se défendre – lui prêter une importance particulière et un sens secret que, d'un terme pas toujours approprié, nous appelons *symbolique* » (p. 303).

Le substitut offert au pénis absent n'est ni l'hallucination du pénis, ni une perception « à côté » mais le support signifiant du fantasme dont il assure la représentation.

Freud (1924) insiste sur le fait que « pour la névrose comme pour la psychose (1), la question qui vient se poser n'est pas celle de la *perte de la réalité* mais aussi celle d'un *substitut de la réalité* » (p. 303). Dès lors, c'est bien au niveau des substituts qu'ils nous faut rechercher la spécificité des champs psychotique, pervers et névrotique ainsi que l'empreinte des mécanismes qui y sont à l'œuvre.

Schématiquement, le substitut de la réalité est l'hallucination dans la psychose, le fétiche dans la perversion, le symbole dans la névrose. Ou encore le psychotique et le pervers *voient* un pénis, le névrosé *l'imagine*. Encore faut-il préciser que dans la perversion, le pénis dont il est question n'est pas la copie conforme du pénis réel mais est le sexe visible (comme l'est le pénis du garçon) que devrait posséder la femme. Quant au névrosé, il imagine que la femme qui n'a pas – il le sait – de pénis possède des attributs qui valent bien le pénis avec lequel ils offrent de nécessaires analogies.

Mais sur de telles bases comment reconnaître un fétiche ? Selon Freud, le fétiche est identifiable à son effet excitant et à cela seulement : sa forme est sans lien, sinon accidentel, avec la forme du pénis (le fétiche est le substitut perceptif et non le symbole du pénis, rappelons-le) ; son invention rendant impossible la perception traumatisante, elle exclut toute allusion à la réalité pénible, à la lacune, à l'absence de pénis, à la castration censée être à son origine ; il ne résulte pas d'une interprétation satisfaisante de la lacune elle-même ; il ne sert pas davantage à la reconstitution d'une image plus intégrée de la femme par adjonction d'attributs compensatoires mais, conséquence d'une sorte de méprise, il hérite d'un pouvoir fascinant qui fait de lui l'objet central du pervers. Ce dernier le reconnaît sans la moindre hésitation alors qu'un observateur extérieur n'y voit rien que de banal.

Le fétiche ne pouvant être identifié grâce à des critères formels, la question qui se pose est de savoir s'il est possible de repérer sa présence et l'œuvre du déni au travers d'une production telle que celle que l'on recueille au Rorschach.

3. DENI ET RORSCHACH

Si nous tenons compte des caractéristiques positives et négatives définies plus haut, il semble que cela ne soit possible que par la reconstitution hypothétique du processus qui a engendré la réponse, processus que nous pouvons décrire ainsi : il faut que le stimulus présente une hétérogénéité susceptible d'être perçue comme une lacune ; il faut ensuite supposer que la perception de cette lacune répète la perception première de l'absence de pénis et entraîne comme elle la fuite vers une perception contiguë. Cette dernière ne peut faire allusion au manque effrayant et son contenu ne peut être soupçonné de servir à dénier la perception inacceptable (absence de symbolisme). Notre seul soupçon repose sur l'analogie de ce contenu avec des fétiches « classiques » et non sur un quelconque indice formel.

Nous illustrerons la démarche de deux exemples : la réponse « des chaussettes rouges » à la planche II et la réponse « une barbe » à la planche VII. Les planches II et VII possèdent un espace intermaculaire central qui, s'il était perçu comme une lacune évocatrice de l'absence du pénis, pourrait susciter, selon Freud, une horreur telle que le regard fuirait vers une autre perception (le détail rouge supérieur à la planche II, le gris de la planche VII). Celle-ci serait à la fois non sexuelle puisque le contenu quelconque (chaussettes et barbe), et sexualisée par l'investissement dont elle hérite.

Dès cet instant où l'individu a pu se saisir d'une perception substitutive dans le but d'éviter la perception choquante, il n'est plus question de manque et la lacune ne peut plus être perçue (l'espace intermaculaire n'est pas interprété). Ce processus est inconscient et inapparent ; sa mise en œuvre est seulement supputée parce que la réponse fournie rappelle un fétiche. Nous ne pouvons être certains que le déni a joué et les réponses « des chaussettes rouges » ou « une barbe » ne peuvent être considérées automatiquement comme des fétiches c'est-à-dire comme des émanations, du déni de la castration.

Par contre il est possible d'affirmer que certaines réponses n'ont rien à voir avec le déni (ou alors ce serait accidentel),

(1) Et nous ajouterons : « et comme pour la perversion ».

(2) Cf. supra.

bien qu'elles contribuent à méconnaître la castration. Les distinguer est évidemment essentiel dans la mesure où elles ont une signification diagnostique différente. Ces réponses sont de trois types :

- a) attribution d'un substitut phallique à une image féminine : « Une femme avec une queue de cheval » (planche VII) ;
 - b) interprétation phallique d'une lacune intermaculaire considérée a priori comme un symbole sexuel féminin : « Une fusée » (D bl médian de la planche II) ;
 - c) personnages bisexués : « Hermaphrodites » (planche III).
- Chacun de ces types de réponses mérite analyse.

a) L'attribution d'un substitut phallique à une image féminine

correspond très exactement au mécanisme de la névrose : « (Le monde) de la névrose aime... s'étayer... sur un fragment de la réalité – un autre que celui contre lequel elle doit se défendre –, lui prête une importance particulière et un sens secret que d'un terme pas toujours approprié nous appelons *symbolique* ».

Sachant que la femme ne possède pas de pénis et étant menacé par cette connaissance, l'individu névrosé accorde une importance particulière et un sens secret à ce fragment de la réalité sur lequel il s'étaye (par exemple, l'excroissance supérieure de la planche VII) afin de n'avoir pas à admettre que la castration est : la femme a une longue chevelure qui vaut bien un pénis ; ou encore, la femme n'a pas de pénis *mais* elle a de longs cheveux. La réalité n'est pas déniée, c'est sa signification qui est niée ou sa portée qui est atténuée.

b) Interprétation phallique d'une lacune intermaculaire

Dans l'exemple choisi, la fusée n'est pas une perception contiguë à la perception inacceptable ; elle n'empêche pas la perception de la lacune mais lui donne une signification qui a effet de négation (« Non, ce que je perçois n'est pas un manque, c'est au contraire un objet phallique »). Enfin, la fusée n'a pas le pouvoir excitant du fétiche.

c) Personnage bisexué

Une première remarque s'impose : la bisexualité est une croyance primitive antérieure à la mise en œuvre du déni, lequel contribue à sauvegarder mais non à créer cette croyance. La réponse « personnage bisexué » indique que la notion de bisexualité peut être exprimée sans que la censure ou la critique s'y oppose ; elle n'autorise aucune inférence quant à l'intervention d'un mécanisme donné.

Le fait de voir à la planche III des hermaphrodites, c'est-à-dire des personnages dotés de seins et d'un pénis, semble, au contraire du déni, indiquer que l'individu trouve une réalité (les excroissances au niveau du buste et sur le détail inférieur) conforme à ses croyances ou à ses désirs et qu'il en retire une satisfaction telle qu'il préfère jouir de cette réalité irrationnelle plutôt que de la soumettre à la critique de l'objectivité.

La réalité perçue tient ici sa prévalence de sa conformité au fantasme et ne subit pas la correction – basée sur un renoncement douloureux à l'intégrité – que lui inflige, chez le normal et le névrosé, la représentation de la réalité sexuelle. La prédominance de la réalité perçue écarte la réponse « hermaphrodite » du registre névrotique et la fait participer davantage au fonctionnement pervers (mais il s'agit d'une manipulation de la réalité, non de son déni) et psychotique.

Dans le discours des psychologues utilisateurs du Rorschach, ces trois types de réponses sont souvent pris comme les indicateurs du déni, avec les conséquences diagnostiques qui en découlent.

Mais si, comme nous avons tenté de le démontrer, ces réponses relèvent d'autres mécanismes, alors leurs implications diagnostiques sont différentes et l'on ne peut faire l'économie de leur discrimination.

4. CONCLUSION

Le déni de la castration, mécanisme à l'œuvre selon Freud dans la perversion et élément du diagnostic de ce trouble, ne peut en fait être repéré avec certitude dans la production au Rorschach.

Mécanisme tourné contre la réalité et non pas contre les représentations, il substitue à la perception pénible une perception contiguë, insignifiante en soi, qui du seul fait de son existence empêche la perception redoutable d'advenir. L'application de ce concept freudien à l'analyse du Rorschach ne va pas sans difficulté ni quelquefois sans égarements, dont le plus fréquent consiste à confondre déni et (dé)négation.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- FREUD S. – *Der Realitätverlust bei Neurose und Psychose*, 1924. Traduit de l'allemand par D. GUERINEAU, La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose pp 299-303, in FREUD S., *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F., 1974.
- FREUD S. – *Fetischismus*, 1927. Traduit de l'allemand par D. BERGER, Le fétichisme pp 133-138, in FREUD S., *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1977.

SUMMARY

Since Freud, the castration disavowal is considered as an essential mechanism of perversion. By its nature and properties, the mechanism cannot be elicited in Rorschach, because it consists in false attribution of a sexual sense to a neutral object, the fetish. The perception of the fetish makes impossible the perception of the castration. The fetish has not any formal characteristic and is unrecognizable except through its excitement power. Thus, the Rorschach responses either about lacks (Dbl) or about phallic substitutes in the woman (negation) or about bisexuality cannot reveal the disavowal work.

Article accepté en 1987.